

Le rôle des palmarès et classements ou comment les étudiant.e.s en Licence 3 de gestion à Paris-Dauphine évaluent leur formation

Qu'ils s'intéressent aux choix scolaires, aux choix résidentiels, ou encore aux choix de l'hôtel lors d'un séjour touristique, les classements et palmarès que l'on trouve sur internet et dans les magazines sont devenus prolifiques. Ce mode de gouvernement concerne non seulement les conduites individuelles mais aussi les affaires publiques comme les classements de l'OMS (Organisation mondiale de la santé) pour les systèmes de santé ou encore PISA (Programme international pour le suivi des acquis des élèves) pour les systèmes scolaires. Ce phénomène a donné lieu à de nombreuses recherches récentes sur les principes de classification utilisés, ou encore sur leur réception et la manière dont s'engendrent les mécanismes de confiance¹. Concernant l'enseignement supérieur, à l'échelle internationale, le classement dit de Shangai – qui vise à évaluer la performance relative de chaque université au niveau mondial – constitue un argument pour le regroupement des universités et oriente ainsi nombre de décisions des ministres de l'Enseignement supérieur en France. À l'échelle

SÉVERINE CHAUVEL
maître de conférences (LIRTES, UPEC)

PIERRE CLÉMENT
post-doctorant (CSO)

individuelle, on trouve des classements de lycées, des universités et grandes écoles. En France, ceux-ci sont apparus à la fin des années 1970², et se sont développés fortement depuis ces dix dernières années. Les travaux montrent en quoi ils constituent des instruments de légitimation des réformes éducatives qui promeuvent une forme d'autonomie des établissements³. Nous

2. *Le Monde de l'Éducation* publie le premier palmarès concernant les universités en 1976. Comme le note M. Blanchard : « Ce palmarès des universités doit être rapporté au projet de réforme de la secrétaire d'État aux Universités, A. Saunier-Saïté, qui, en janvier 1976, fait promulguer un arrêté afin notamment de renforcer l'autonomie des universités et d'adapter les enseignements au monde du travail. Le texte est abandonné après trois mois de mobilisation. » (Blanchard Marianne, « Socio-histoire d'une entreprise éducative : le développement des Écoles supérieures de commerce en France (Du dix-neuvième siècle à 2010) », ENS-EHESS, thèse de doctorat sous la direction de Stéphane Beaud, André Grelon, 2012, p.208).

3. Éloïre Fabien, 2010, « Le classement de Shanghai, histoire, analyse et critique »,

1. Jeacle I. et Carter C. 2011, « In TripAdvisor we trust : rankings, calculative regimes and abstract systems », *Accounting, Organizations and Society*, n° 36, p. 293-309.

savons ainsi qu'ils occupent des fonctions stratégiques dans le champ des grandes écoles et écoles de commerce, et qu'ils se développent au moment où celles-ci se structurent et se hiérarchisent⁴. Si ces « guides » symbolisent la mise en concurrence des établissements, ils reposent sur l'idée selon laquelle les étudiants font des choix rationnels en fonction des informations obtenues sur la rentabilité des différentes filières. Mais on sait peu de choses sur ce que les étudiants font concrètement de ces classements. Leur rôle paraît limité concernant le choix des lycées : ils servent essentiellement à confirmer auprès des parents l'existence d'écarts importants entre établissements, à partir des résultats aux épreuves du baccalauréat⁵. Dans le domaine de l'enseignement supérieur, au moment « du choix » post-bac censé être plus ouvert et du choix du master (suite à un diplôme de niveau bac + 3), qu'en est-il de ces guides et palmarès ? Dans quelle mesure interviennent-ils dans le « choix » des parcours ? Il s'agit ici de proposer des hypothèses pour comprendre les logiques d'arbitrage à l'œuvre et pour mettre à l'épreuve l'idée selon laquelle ces outils d'évaluation réputés « objectifs » jouent un rôle majeur dans l'organisation des parcours scolaires. Cet article entend ainsi discuter la place de ces palmarès dans le jugement des étudiants vis-à-vis de leur formation. Étudier les raisons – plurielles, et parfois conflictuelles – de l'inscription des étudiants dans telle

ou telle filière de l'enseignement supérieur, c'est en effet s'apercevoir qu'elles ne sont pas nécessairement celles que présupposent la théorie de l'acteur rationnel, incarnée par les classements et supposée liée à une information chiffrée. Pour ce faire, une enquête empirique a été menée auprès d'étudiant.e.s en Licence 3 de Gestion à l'université de Paris-Dauphine en début d'année 2013 (cf. encadré). Le positionnement de Paris-Dauphine comme « grand établissement » fait de cette université un lieu d'enquête privilégié : elle se situe en effet à l'avant-garde de nombreuses stratégies, comme celle liée à l'instauration des frais d'inscription⁶. À partir d'une série d'entretiens, nous montrons que les classements, s'ils peuvent souvent être évoqués par les étudiant.e.s pour justifier leur « choix » de filière et d'université, n'en paraissent pas moins secondaires (I). Ce qui compte davantage pour les étudiants que nous avons rencontrés c'est l'idée que Dauphine se présente comme « un bon compromis entre l'école de commerce et la fac »⁷. On verra ainsi que pour ces étudiants favorisés mais peu disposés aux modèles de la classe préparatoire ou de l'école de commerce (pour des raisons variées : valeurs familiales, origine étrangère, etc.), le choix de Dauphine se construit dans le cadre d'un ajustement entre des dispositions et aspirations sociales acquises et la position spécifique du « grand établissement » qu'est

L'Homme et la Société, vol. 4, n° 178, L'Harmattan, Paris, p. 17-38.

4. Marianne Blanchard, *op. cit.*, p. 209.

5. Van Zanten, Agnès, *Choisir son école. Stratégies familiales et médiations locales*, PUF, 2009, p. 203.

6. Voir : Léonard Moulin, 2014, *Frais d'inscription dans l'enseignement supérieur : enjeux, limites et perspectives*, thèse de doctorat, université Paris 13, ainsi que sa contribution dans ce numéro.

7. Éva, étudiante en L3 gestion à Dauphine (père médecin généraliste et mère enseignante en École supérieure du professorat et de l'éducation), le 5 avril 2013.

Dauphine entre université ordinaire et grande école. Les différents classements des établissements et filières du supérieur que la presse diffusent ne jouent ainsi la plupart du temps que le rôle de justification *a posteriori* (II).

..... Présentation de l'enquête

Vingt-sept étudiants ont été interrogés entre février et avril 2013 : 21 femmes et 6 hommes, né.e.s en 1991, soit âgés de 21 ans au moment de l'enquête. Ils étaient tous en troisième année de licence, année au terme de laquelle ils doivent choisir une spécialisation de Master 1 : marketing, finance, contrôle de gestion, ou ressources humaines dans la même université. Les entretiens ont porté sur les parcours des étudiants et leurs aspirations, et nous avons été attentifs aux justifications autour du « choix » de cet établissement dont la place est particulière au sein de l'Enseignement Supérieur. En France, l'université Paris 9 Dauphine est la première à bénéficier du statut de grand établissement, statut lui permettant de tarifier librement une partie de ses diplômes. En 2010/2011, première année d'introduction des frais d'inscription, les étudiants inscrits en master 2 de grand établissement devaient s'acquitter d'une somme comprise entre 0 (si le revenu brut global annuel de leurs parents est inférieur à 40 000 euros) et 4 000 euros par an (si ce dernier excédait 80 000 euros). Le montant maximal a été relevé à 5940 euros pour l'année universitaire 2014/2015.

..... À distance des classements

L'analyse des entretiens menés met au jour un paradoxe : alors que les classements accessibles sur Internet et

dans la presse cristallisent l'image de « bonne filière » du master de gestion de Paris-Dauphine et semblent participer d'une forme de rationalisation des jugements sur les écoles et universités, ils sont néanmoins mis à distance voire l'objet de critique de la part des étudiants. Ces derniers déclarent bien, en effet, s'être intéressés aux instruments comparables d'évaluation dits « objectifs » que sont ces classements des différents établissements du supérieur pour leur orientation post-bac et leur futur choix de master, mais ceux-ci ne semblent pas pour autant avoir constitué des points d'appui pertinents pour leur propre évaluation des filières et des formations.

Tout d'abord, les entretiens réalisés ont permis de constater une absence de connaissance des critères de hiérarchisation mobilisés par ces classements, même chez les étudiants qui s'y réfèrent explicitement. C'est par exemple le cas de Pauline, étudiante en Licence 3 de Gestion à Dauphine en apprentissage (père cadre, mère au foyer). Elle a obtenu un DUT gestion des entreprises et des administrations en 2012. Elle revient sur son parcours, tendu vers la recherche des « meilleurs masters » en spécialité Ressources Humaines (RH) :
– « Je voulais aller jusqu'au master. J'avais plutôt un bon niveau en DUT, du coup je me suis dit : autant y aller. Je voulais aller jusqu'au master pour avoir le meilleur poste possible après, tout simplement. Et je me suis dit : je veux continuer en RH. Quels sont les meilleurs masters RH ? Bon ben y a celui-là, celui-là, celui-là. Bon Dauphine qui est quand même bien classé. Pas forcément super connu pour les RH (Dauphine en général), mais quand on regarde les classements, en fait, ils sont bien. Donc

voilà, j'ai fait ma petite liste des masters plutôt cotés. (...)

– *Et le classement en question, il repose sur quoi ?*

– Le classement... ben... différentes études... sur internet. Y en a plusieurs, alors parfois les places changent mais c'est quand même... Alors j'ai pas les critères exactement en tête, mais oui, c'est sur le taux d'insertion après, les salaires, voilà. Le contenu des cours j'imagine un peu, s'ils arrivent à faire un classement par rapport à ça. Peut-être l'avis des entreprises j'imagine. »

Selon Pauline, le « bon » classement de Dauphine en tant qu'établissement viendrait donc corriger la faible visibilité (supposée) des filières « RH » en son sein. Mais on voit ici qu'elle ne maîtrise pas les modalités de calcul ni les critères de ces classements. Et c'est d'ailleurs ce flou qui lui permet de tenir le propos ci-dessus qui se situe à la limite de la contradiction : considérer que Dauphine est un établissement reconnu avec des filières non connues. Tout aussi intéressant, est la hiérarchie des critères qu'elle propose de façon subjective (« j'imagine ») dans le sens où elle concerne en premier lieu des chiffres – autrement dit le « taux d'insertion » et le « salaire » - puis viennent des éléments plus difficilement mesurables comme le « contenu des cours » et les « avis des entreprises ». En outre, elle précise que les hiérarchies entre établissements sont instables : « parfois les places changent ».

Ce flou des critères mobilisés par les classements mais aussi l'existence de plusieurs classements parfois contradictoires semblent donc permettre aux étudiants d'extraire parmi les informations disponibles celles qui paraissent

à leurs propres yeux (et donc subjectivement) les plus intéressantes. Par exemple, et à première vue, pour Éva (père médecin généraliste, mère enseignante en École Supérieure du Profesorat et de l'Éducation) le critère de classement le plus important semble être le salaire moyen que l'on peut espérer à la sortie du master :

– « Justement, mon oncle qui a fait Dauphine – maintenant il travaille à la BNP à New York – et lui, il me dit clairement que ceux qui sortent des *financial*... je sais plus exactement quel master c'est... le master un peu spécialisé finances de Dauphine, sont très très bons (...)

– *Ça, comment ça se sait ?*

– Ben je sais pas... Si je sais qu'il y avait des... je sais pas, c'est par réputation. Parce que Dauphine a toujours été à la base une fac de sciences éco et que les profs de finances étaient peut-être plus des pontes qu'à HEC et qu'il y avait de meilleurs résultats après. Après, je pense que ça vient peut-être des salaires moyens à la sortie.

– *Et ça, c'est des trucs que tu regardes ou que vous regardez ? Les classements ?*

– Oui, ben là, avec un ami, on regardait les salaires moyens des sorties de master et c'est vrai que quand on voit ceux de finance, ils sont aux alentours, parfois c'est aberrant... Premier salaire, on en a vu un qui était jusqu'à 6 000 euros nets. Alors que dès qu'on retourne vers le marketing, marketing c'est moins bien payé et alors dès qu'on va vers affaires publiques (...) Après, ce qu'il faut regarder aussi, c'est peut-être la rémunération à la sortie du master de marketing d'une autre école de commerce et celui de Dauphine. Parce que c'est vrai que si après... Mais après, tout ça c'est des moyennes, je trouve que ça veut un peu rien dire. »

À y regarder de plus près, on s'aperçoit que ce sont bien d'autres éléments qui lui permettent d'évaluer positivement le master de finance visé : les conseils et l'expérience d'un membre de sa famille, la réputation liée à la qualité des enseignants (« des pontes »). Finalement, le critère du salaire est mis à distance (« après, tout ça c'est des moyennes, je trouve que ça veut un peu rien dire ») et ne vient, en réalité, que confirmer *a posteriori* un choix qui semble s'être constitué ailleurs, dans le cadre des expériences et influences familiales notamment. L'évaluation codifiée, formalisée des classements s'oppose ainsi à une évaluation plus floue mais aussi plus solidement ancrée chez les étudiants : au rapport « froid » et raisonné des indices de la valeur s'oppose un espace « chaud » et passionné, sur le modèle de la différence entre « cold knowledge » et « hot knowledge »⁸. Si les classements hiérarchisent les établissements, ils ne suffisent pas aux étudiants pour décider de la valeur des formations, de la même façon que le coût des études : « Qui me dit que ça va être mieux ailleurs ? On n'en est pas extrêmement sûr, et pourtant le prix est multiplié par dix ! » explique Julie (père cadre, mère au foyer). Si Paris-Dauphine « vaut mieux » que les écoles supérieures de commerce, c'est pour certains en raison de la gratuité de la première – du moins en Licence. Ainsi Faïza oppose le fait d'« acheter son diplôme » et le mérite. Ce mérite se mesure à l'exigence requise, aux horaires hebdomadaires conséquents et à la qualité des cours : « [en école de commerce] on achète un diplôme, c'est pas quelque chose qui a de la valeur quoi ». Les clas-

sements peuvent ainsi s'opposer à certains principes de justice et à certaines valeurs que les étudiants ont pu acquérir dans leur milieu social et familial, et tout au long de leurs parcours scolaires. Le moins que l'on puisse dire est donc que la dichotomie entre une évaluation qui serait formalisée et des critères informels est mise à mal⁹ par notre enquête. Les classements peuvent donc être l'objet de critiques concernant leurs modalités de calcul. Mais dans le même temps, il faut préciser que la critique ne porte pas sur le principe même de classement, dans la mesure où celui-ci paraît compatible avec le principe partagé de méritocratie scolaire. Et c'est pour cette raison qu'ils peuvent être tout à la fois mobilisés et critiqués ou mis à distance. Cela a une conséquence. Bien plus qu'orienter réellement les étudiants, ces classements permettent surtout de justifier *a posteriori* le choix de Dauphine. Car d'autres types d'indices sont en réalité utilisés bien en amont de cette mobilisation des classements. Les parcours des étudiants semblent davantage déterminés par des dimensions d'organisation (telles que les modalités d'inscription) et celles liées à la socialisation familiale et scolaire que par ces outils socio-cognitifs que constituent les classements et palmarès.

« Faire Dauphine » : ce qui compte

Au cours des trois premières années à Dauphine, les étudiants sont socialisés à une représentation hiérarchisée de l'espace de l'enseignement supérieur, qui les amène à penser en termes de classements. Mais, comme on vient de

8. Ball, S., Vincent, C. (1998). 'I heard it in the grapevine' : 'Hot' knowledge and school choice. *British Journal of Sociology of Education*, 19(3), pp. 377-400.

9. Lamont, Michèle, 2012, « Toward a Comparative Sociology of Valuation and Evaluation ». *Annual Review of Sociology*, 38(21), pp. 201-221.

le voir, il y a des déterminants beaucoup plus forts des parcours, comme les anciens enseignants, la famille et l'effet de l'établissement lui-même¹⁰. En effet, personne, ou presque, n'envisage de quitter Dauphine pour son Master 1, alors même que certains établissements présentent de meilleurs classements.

Mais qui sont ces étudiants ? La licence de gestion de Paris-Dauphine occupe en effet une position particulière au sein de l'espace de l'enseignement supérieur, en lien avec son statut de « grand établissement », ce qui implique une organisation et un public étudiant différents de ceux des universités ordinaires. Dauphine pratique ainsi une sélection des étudiants en fonction de la série et de la mention obtenue au baccalauréat. Surtout, elle bénéficie d'un bassin de recrutement particulièrement favorisé socialement. La sélection opérée à l'entrée de la licence, sa situation géographique et sa notoriété accentuent sa position d'université particulière. La population des étudiants de Licence 3 de Gestion à Dauphine revêt alors plusieurs spécificités si on les compare à d'autres universités comme, par exemple, Lille 1 et Paris 13¹¹. La majorité de ces étudiants effectuent leur licence en 3 ans et continuent leurs études à Dauphine¹². La

plupart des étudiants sont issus d'une catégorie sociale favorisée (67,45 %), sont de nationalité française (87,61 %), sont originaires de Paris (38,27 %) et ont moins de 23 ans (95,95 %).

Du point de vue de leur profil, ces étudiants, socialement et culturellement favorisés, anciens bons élèves, sont très proches des étudiants des classes préparatoires et des grandes écoles. Mais à la différence de ces derniers, et pour des raisons très diverses, ils affirment avoir refusé d'entrer dans ces filières malgré les conseils de leurs enseignants. L'idée d'une classe préparatoire-repoussoir constitue un leitmotiv pour les filles. En cause, l'ambiance de travail attribuée aux classes préparatoires : « j'ai résisté à la pression de la prépa » (Akou, père comptable, mère employée collectivités territoriales), « j'ai pas l'esprit de compétition » (Mathilde, père cadre, mère assistante médicale). L'université et les écoles de commerce font aussi figures de repoussoir : « Plus soudés que les facs classiques : les amis s'entraident, les gens se refilent les cours » (Marie, père cadre, mère au foyer). En outre, l'organisation pédagogique et administrative de la filière se rapproche davantage de celle d'une « institution enveloppante », telle que les classes préparatoires¹³, que d'une université. Ce sont ces raisons que les étudiants

10. Chauvel Séverine, « Auto-sélections et orientation en fin de 3^e : réflexions issues d'une enquête de terrain », *Revue française de pédagogie*, 2011, vol. 175, no 2, pp. 85-88.

11. Chauvel Séverine, Clément, Pierre, Flacher, David, Harari-Kermadec, Hugo, Issehnane, Sabina, Moulin Léonard, et Palheta Ugo, « Frais d'inscription et parcours des étudiants dans l'enseignement supérieur » (2014), *Réussite scolaire, réussite professionnelle, l'apport des données longitudinales*, RELIEF - CEREQ, n° 48, p. 139-151.

12. Notons qu'une part importante des étudiants effectue deux années de master 1. Ce

phénomène s'explique par la forte proportion d'étudiants de Dauphine qui choisit de prendre une année de césure entre la première et la seconde année de master pour effectuer un stage en entreprise. Au niveau de l'université, l'étudiant est alors inscrit pour une seconde fois en master 1, afin de permettre à l'établissement d'établir une convention de stage.

13. Darmon Muriel (2013), *Classes préparatoires, La fabrique d'une jeunesse dominante*, La Découverte.

mettent en avant dans les entretiens : « C'est super select, ils trient avec les notes. Les gens qui tiennent pas le coup, ils s'en vont » (Adèle, père et mère médecins). Il s'agit là d'un effet structurel : il y a homologie entre la position sociale des étudiants d'une filière et la position de cette même filière dans la hiérarchie des formations de l'enseignement supérieur¹⁴.

Dans le cas qui nous intéresse, ce sont le plus souvent les enseignants qui ont conseillé ces élèves d'aller en licence de gestion à Dauphine, alors qu'il s'agit d'une discipline nouvelle et souvent mal connue. Julie (père cadre, mère au foyer) explique :

- « Alors en fait j'étais assez bonne élève au lycée. Meilleure de ma classe et je voulais pas du tout aller en prépa, parce que je détestais la pression, je me sentais pas d'avoir de mauvaises notes. Donc j'ai dit à ma prof, c'est hors de question que je fasse prépa. Et je voulais aller en licence de... mince... AES à Nanterre. Qui était la fac de secteur. Et ma prof m'a dit que ce serait du gâchis. Elle m'a dit renseigne-toi pour Dauphine, absolument. [...] C'était la prof d'économie, de SES qui était aussi notre prof principale. C'est elle qui nous a aiguillés le plus dans nos recherches. Et puis comme elle était très jeune, très agréable... C'était un peu une confidente, ça c'est fait grâce à elle. »

Mais comme le montrent les travaux qui portent sur les aspirations et les choix scolaires, la socialisation familiale joue malgré tout un rôle primor-

dial, en particulier pour les familles de milieu privilégié par rapport aux autres¹⁵. Ainsi, dans le cas d'Éva, cinq personnes appartenant à sa sphère familiale « ont fait Dauphine » :

- *Et peut-être pour revenir un peu au lycée, tu connaissais déjà Dauphine ?*
- Ben en fait, beaucoup de gens de ma famille ont... On est cinq enfants. Deux de mes sœurs ont fait Dauphine, ma maman aussi.
- *Ah d'accord !*
- Du coup, c'est vrai que j'en avais toujours entendu parlé. Beaucoup de mes cousins aussi, mon parrain l'a fait. Mais c'est dans des branches assez variées. Ma maman ça date un peu, elle a juste fait une licence d'éco. Mon parrain et mon oncle, c'était plus en contrôle de gestion. Ma sœur c'était en finance pure et mon autre sœur elle est arrivée juste en master 2, pour faire un master de comm'.

En outre, un de ses enseignants a lui aussi « fait Dauphine » :

- J'ai eu la chance d'avoir un prof d'IUT qui avait fait Dauphine, qui m'avait fait une super lettre de recommandation. Il était prof en plus de contrôle de gestion, ce qui est assez reconnu ici. Et ma mère m'avait aidé à faire une bonne lettre de motivation.

Éva a grandi dans une grande ville située en dehors de la région parisienne. Son père est médecin généraliste et sa mère enseignante en École supérieure du professorat et de l'éducation. Éva est la dernière des cinq enfants. Elle souhaite se diriger vers un master

14. Bodin R. et Orange S., *L'Université n'est pas en crise : les transformations de l'enseignement supérieur*, Bellecombe-en-Bauges, éditions du Croquant, 2013.

15. Orange S., *L'autre enseignement supérieur. Les BTS et la gestion des aspirations scolaires*, PUF, coll. « Éducation et société », 2013.

marketing. Malgré l'éloignement géographique, faire ces études à Paris-Dauphine, après son IUT, apparaît comme une évidence. Les socialisations familiale et scolaire se cumulent.

Si la quasi-totalité des étudiant.e.s rencontré.e.s entretient un rapport enchanté à la réussite, celui-ci s'appuie sur une valorisation de la concurrence et de la sélectivité selon le mérite mais aussi selon les ressources sociales et économiques héritées. Ainsi les classements constituent des dispositifs d'incitation et de motivation peu efficaces dans le cas des étudiants en Licence 3 de gestion rencontrés. Ils sont même l'objet de critique. En réalité, différentes dimensions s'entremêlent dans les mécanismes d'aspiration scolaire. Il y a bien jugement, valeur et même des logiques de marché du point de vue de l'analyse de l'institution, mais d'autres logiques entrent en ligne de compte du côté des étudiant.e.s : la position de Dauphine à mi-chemin entre une classe préparatoire et l'université – qui, par conséquent, ne retiendrait que les avantages des deux sans les inconvénients – et la socialisation familiale et scolaire. ■